

27 mai 2019/ 3 juin 2019

©CIF– Cours d’anthropologie chrétienne

Manon des Closières, 2018-2019

<p style="text-align: center;">II^e PARTIE –UNE HISTOIRE TOURMENTEE DE CONSTRUCTION DU SUJET CHRETIEN</p>
--

Ce qu’on va voir dans cette deuxième partie, c’est que le projet de Dieu s’inscrit dans une histoire, dans laquelle entre en jeu la réponse de l’homme. La plupart du temps, l’homme refuse d’aller dans ce que Dieu lui propose et c’est ce qu’on appelle le péché.

Mais, attention, on parle d’abord de la grâce parce que c’est toujours à la lumière de la grâce que nous connaissons notre péché pour ce qu’il est : un acte qui blesse notre engagement dans la vie que Dieu nous donne en partage. Donc on ne peut pas parler du péché si on ne parle pas d’abord de la vie que Dieu nous donne.

Dans cette deuxième partie du cours, nous envisagerons d’abord ce qui nous est offert, le « salut »,

puis nous verrons que ces possibilités ouvertes par Dieu, ne serait-ce que pour être perçues, nécessitent un mouvement de sortie de soi qui ne se passe pas facilement de manière spontanée car il y a toujours quelque chose à abandonner, donc il y a des résistances, d’où l’entrée du péché dans le monde.

Après quoi, dans cette deuxième partie, nous aborderons avec précaution une grande question humaine : la question du mal.

<p style="text-align: center;">Chap 4 –L’HOMME DANS LA GRACE DIVINE</p>
--

Le texte de la Constitution pastorale nous rappelle précisément ce à quoi nous sommes promis :

Texte n° 1

Si l'homme est un être appelé à recevoir le don premier de l'amour de Dieu, il est légitime de penser que la seule chose que l'homme ait à faire est d'accepter, c'est-à-dire recevoir ce don. « Recevez le salut », cela signifie : « mettez vous en position de recevoir le salut, c'est différent de « faites des efforts ». La tradition chrétienne invite à penser l'être humain non pas comme celui qui se définit, par la chose à faire, mais par sa capacité à recevoir. Si cette manière de se positionner dans la réception est refusée, c'est le péché, et c'est une première et fondamentale difficulté de l'homme vis-à-vis de la question du salut

Il s'ajoute une difficulté liée à notre époque : si elle était très réjouissante pour nos ancêtres, la question du salut est devenue plus difficile à percevoir pour nos oreilles contemporaines : de quoi sommes-nous sauvés ? Pourquoi avons-nous besoin d'être sauvés et pour quoi faire ? Ce sera notre premier point.

Puis nous verrons dans un deuxième temps comment l'Eglise a pensé le don premier de Dieu, sous la catégorie de la grâce.

Enfin, nous verrons quel est le résultat sur l'homme quand il se met en position de réception du salut : il y a un terme technique pour parler du salut en anthropologie : la justification, le Christ justifie l'homme. On ne dit pas qu'on est juste, qu'on devient juste mais que l'homme est rendu juste.

Et nous allons voir cela un peu plus en détail car « Grâce » et « justification » sont deux termes clé de la dogmatique chrétienne et ils ont traversé l'histoire d'innombrables débats et sont devenus désormais des résumés de la compréhension du christianisme.

I – PRIMAT DU DON DE DIEU

Il faut donc toujours revenir au cœur de l'existence de l'homme : le dessein originel de Dieu sur l'homme qui est la vie dans la communion divine qui constitue la réalisation ultime de notre être.

Nous allons nous interroger un moment sur ce qu'on met derrière le terme de « salut », qui nous est devenu un peu étrange à une époque où on préfère parler de bonheur.

1/ Bonheur et salut

La tradition chrétienne dit quelque chose de tout à fait spécifique : l'événement JC nous sauve. Qu'est ce que cela veut dire ? Comment comprendre de quoi nous sommes sauvés ? C'est une question qu'on entend souvent de nos contemporains et que nous nous posons bien sûr. Pourquoi ? Probablement parce que, dans les pays occidentaux, et dans la ligne de ce qu'on disait l'autre jour, on vit globalement dans des meilleures conditions matérielles et en particulier par rapport à la souffrance physique. Aujourd'hui, ces quêtes de « délivrance » d'une existence difficile sont moins prégnantes, et si l'on pose la question à un contemporain de sa quête existentielle, il est probable qu'il s'exprimera en termes de bonheur et pas de salut.

Car le bonheur est une notion qui se situe dans l'ordre de la fin, personne ne se demande : à quoi bon être heureux ? Les philosophes grecs disent : il ne sert à rien mais tout le reste est au service du bonheur. Le bonheur est une fin en soi.

Mais, quand nous parlons du bonheur, nous revenons à ce dont nous parlions au sujet du désir de Dieu : nous avons le désir d'un bonheur absolu, qui sera impossible à atteindre parce que nos désirs se succèdent sans cesse les uns aux autres, les uns entraînant les autres. Même si nous jouissons de bonheurs « intermédiaires », le désir du fond de notre être va vers un bonheur total.

Donc nous sommes toujours (à cause de cette « claudication » dont parlait Lubac) dans un désir d'accomplissement fondamental de nous-mêmes qui nous échappe toujours. Alors que nous voulons vivre longtemps et bien, l'échec final, la mort est toujours là devant nous qui interrompra cette quête jamais assouvie.

Dans le vocabulaire commun, donc, si on cherche à dire le but de l'existence, on s'exprimera plutôt dans le vocabulaire du bonheur, on cherche la façon d'être heureux, autrement dit, vivre bien et longtemps, qui est une autre manière de dire que nous souhaitons être « sauvés » du malheur et ultimement de la finitude.

L'exemple d'aujourd'hui : on cherche des formes de salut dans la science.

Le besoin d'accéder au sens de notre existence, malgré la finitude, constitue donc une donnée anthropologique fondamentale, toute l'histoire des religions le manifeste quelles que soient les cultures. Les philosophies ont le même souci,

dire le sens de l'homme dans l'univers, poser le problème de l'absolu, chercher sans cesse comment avoir une vie heureuse, grâce à la sagesse ect.

Face à cet inconnu, notre tendance est de nous jeter dans des « divertissements » pour parler comme le philosophe Pascal, qui nous conduisent à investir notre désir dans des biens qui ne nous satisferont pas ultimement, voire même qui peuvent nous détruire : pensons à l'argent quand il est érigé en absolu, à la volonté de puissance ou d'autres poursuites qui deviennent nocives quand elles passent du statut de moyen au statut de fin.

On voit poindre là dans ce tableau, ce qui peut rejoindre une idée de salut, nous avons toujours besoin d'être sauvés de nos tentatives d'accéder à un bonheur total qui sont bien souvent des impasses.

2/ Les images bibliques du salut

Le Père Sesboüé¹ rappelle que si l'on pose la question : quel est le centre de gravité de la Bible, cad de tous les écrits bibliques, la réponse s'impose : c'est le bonheur définitif de l'homme.

La bible révèle que Dieu existe mais elle nous révèle bien plus encore que l'homme existe pour Dieu et que Dieu veut son bonheur et son salut ; le salut est toujours la fin autour de laquelle le reste s'organise.

Cela explique la diversité des mots qui expriment ce salut :

Les « béatitudes » chez Matthieu. Le programme du bonheur chrétien est annoncé par la possession du Royaume, Bienheureux, le Royaume de Dieu est à eux. Jésus est celui qui doit accomplir l'aspiration de l'humanité au bonheur.

D'autres béatitudes dans les évangiles : Marie, parce qu'elle a cru en la parole du Seigneur (Lc 1, 45), ceux qui attendent le Seigneur dans la vigilance (Mt 24, 46), ceux qui croiront sans avoir vu (Jn 20,29)

Donc le bonheur suprême, c'est Dieu, et ce bonheur est déjà une réalité terrestre pour ceux qui cherchent à vivre selon l'évangile et il a une réalité céleste puisqu'il ne sera parfait que dans le Royaume, pleinement réalisé.

¹ L'homme merveille de Dieu, p. 270.

Plus largement que les évangiles les deux images du bonheur dans la bible sont la divinisation et la libération.

Le Nouveau Testament parle de « **divinisation** », la divinisation est ce qui correspond au désir d'absolu dont nous venons de parler, nous trouverons ultimement cette qualité de la vie dans le domaine de l'amour et de la longévité. St Pierre dit qu'il nous est promis d'entrer en communion avec la nature divine », (2 Pi , 4) **Texte n° 2** par essence éternelle et aimante ;

On trouve aussi l'idée de divinisation chez Irénée et chez Augustin, c'est le thème majeur du premier millénaire et c'est encore une composante majeure de la théologie chrétienne orientale.

La libération : c'est l'autre grande image biblique qui est plutôt celle qui est restée dans la théologie occidentale. Libération de ce qui nous empêche d'accéder à nous-mêmes : les conditionnements, les volontés ego-centrées, la maladie...

Le registre relationnel : la bible va parler de révélation, de vision de Dieu, de restauration de la relation : pardon, réconciliation, d'adoption filiale.

Quelle que soit la manière dont se disent les choses, le fond est que nous sommes en premier lieu, et avant toute chose, invités à entrer dans l'intimité divine. Comment cette vérité a-t-elle été plus précisément dite par l'Eglise ?

II- GRACE ET JUSTIFICATION

Quand l'Eglise s'est mise à rendre compte de la foi au Christ, elle a naturellement puisé dans la sémantique scripturaire et elle a identifié deux manières de rendre compte de l'attitude de bienveillance et d'amitié de Dieu pour les hommes.

1/ La sémantique scripturaire

A- La grâce

AT a utilisé des termes divers en hébreu qui ont été traduits en grec par *kharis* : grâce ou miséricorde.

- *hannan/hen* traduit dans la Septante par *kharis*, qui signifie « se pencher vers quelqu'un, témoigner de la bienveillance.
- *Hesed* (miséricorde), traduit par *eleos*, employé en général au sens de la fidélité, de la loyauté vers celui avec lequel on s'engage.

Dans l'AT, le vocabulaire de la grâce montre qu'elle ne se rapporte pas à quelque chose que les hommes possèdent mais que l'élément premier est la manière dont Dieu se comporte. L'exemple par excellence est celui d'Abraham.

Dans le NT, l'expression « grâce » *kharis* ou *eleos* est pratiquement absente des évangiles, c'est une expression paulinienne et c'est à partir de l'usage courant du mot *kharis* Paul forge la notion caractéristique qui est arrivée à appartenir de manière définitive au vocabulaire chrétien c'est-à-dire que la grâce désigne dans la ligne d'un don reçu, la gratuité du salut en JC.

On a, chez Paul un point essentiel qui tient à la gratuité dont la définition la plus claire se trouve en Rm 11, 6.

Textes n° 3

Donc elle doit être accueillie comme un don de Dieu.

Et Paul a aussi, désigné par le mot « grâce », le Christ en tant que personnification de la grâce de Dieu qui se révèle aux hommes (dans les lettres pastorales (Tite 2, 11) **Textes n° 4** et en tant qu'il est le Sauveur de l'homme en soulignant selon les textes, différents aspects du salut : la manifestation de la bonté de Dieu, la rémission des péchés, la vie éternelle, l'intercession de Jésus devant le Père...

B- La justification²

Dans l'AT : **la justice**

En règle générale, la justice, c'est la situation d'une société en équilibre et en paix. Chacun apporte l'équivalent de ce qu'il reçoit.

C'est vrai aussi dans le monde biblique, mais il s'y ajoute une dimension personnelle : c'est la réponse au droit de chacun à exister au milieu des hommes, pour ce qu'il est, à être reconnu dans sa vérité.

² Cf. Sesboué : Histoire du salut, p. 274.

En ce sens, la justice de l'homme selon la Bible tend à s'identifier avec la charité.

L'action salvifique de Dieu est la manifestation de cette justice.

La justification

La justification, c'est le fait d'être rendu juste. Il n'est pas question de « se » justifier, mais d'être « rendu juste », au sens d' « être ajusté » à l'amour de Dieu.

Seule la présence vivante du Christ est capable de nous apporter la justification, cad de nous faire accepter dans la foi l'accueil de Dieu.

Conclusion :

Nous savons que l'amour de Dieu pour l'homme se révèle avant tout et surtout par la venue de JC, c'est-à-dire par la survenue de la grâce dans le monde afin que nous puissions tous participer à la vie divine.

Mais nous savons aussi que l'homme a été infidèle, il s'est donc placé en contradiction avec son essence, c'est ce qu'on appelle traditionnellement le péché et ce qu'opère le Christ dans la situation de péché, c'est de sauver, dans sa forme de réconciliation. C'est une affirmation de christologie, mais nous ne sommes pas en cours de christologie, donc nous n'avons pas à regarder comment Jésus sauve mais le résultat que cela fait sur l'homme.

2/ La perspective christologique de la grâce et justification

A- L'émergence des notions dans les épîtres pauliniennes

Rm 3, 23 : « *Tous ont péché, sont privés de la gloire de Dieu, mais sont gratuitement justifiés par sa grâce en vertu de la délivrance accomplie en JC.* »

Le pardon du péché, est donc un aspect fondamental du salut offert par Dieu dans le Christ. C'est une dimension de la grâce : il ne faut pas oublier que c'est toujours de la grâce dont on parle.

Texte n° 5 : Paul, Rm 3, 23

En Rm 2, il est dit que les juifs sont pécheurs, ils ont la loi et ils n'ont rien compris, en Rm 1, les païens sont pécheurs, ils ont la création du monde et ils n'ont rien compris.

Rm 3 conclut : « tous sont pécheurs... mais maintenant Dieu a montré comment il nous rend justes sans la loi. Paul intègre la situation de la foi de manière très explicite : 22-23. C'est par leur foi en JC que les hommes, non pas sont justes, ni deviennent justes mais sont rendus justes gratuitement par JC qui les libère. Dieu n'efface pas le fait que nous n'étions pas justes : il y a transformation d'un pécheur impie par miséricorde et grâce de Dieu, non en un juste mais en quelqu'un qui est rendu juste. Ccl : La justice de Dieu a été manifestée ; nous sommes justifiés par la délivrance accomplie en JC.

Chez Paul, le terme justification est surtout employé dans l'épître aux Romains, comme résultat de l'action de Dieu en l'homme, comme manifestation de la « justice de Dieu » (comprendre « justesse » de Dieu cad amour de Dieu pour l'homme) en l'homme.

C'est dans cette perspective que Paul forge le terme pour montrer que la justification de l'homme est le résultat de son accueil de la justice de Dieu, c'est-à-dire de sa foi. C'est le processus par lequel l'homme est ajusté à Dieu, Et ce processus est rendu possible par la foi dans le Christ puisque c'est en lui que s'est révélée cette justice.³ La foi est le moyen par lequel l'homme est placé dans cette nouvelle situation de justifié, c'est-à-dire « d'ajusté à Dieu » par la grâce de ce dernier qui « par-donne » (donc, donne un don de plus) à l'homme le péché.

B-Le docteur de la grâce

Augustin est appelé « docteur de la grâce » parce qu'il fut le premier à écrire de manière systématique sur le sujet et qu'il nous laisse un héritage à partir duquel les penseurs postérieurs vont se positionner. C'est dans le débat entre Augustin et Pélage que se forme la première systématisation de la question par Augustin, considéré comme le docteur de la grâce.

Sa question, dans son contexte fut de corrélérer la grâce de Dieu avec le libre arbitre et la liberté humaine.

³ Ibid, p. 447.

Pélage ou **Pelagius** (v. 350 - v. 420) était un moine ascète breton dont les idées furent jugées hérétiques par l'Église. Son nom d'origine était **Morgan**^{1,2}

Contexte pélagien :

Pélage dit bien que la grâce est don de Dieu et que c'est gratuit mais que la grâce est là pour me soutenir, m'aider, faciliter la relation avec Dieu. L'homme est lui-même capable de se mettre en relation avec Dieu, la grâce va lui faciliter ce lien.

Pélage a une grande confiance dans la volonté et la liberté de chacun. Si on s'en donne les moyens et qu'on est digne de la condition humaine, on doit être capable de répondre à l'exigence de Dieu. Cela veut dire : « si on fait de vrais efforts, on devrait y arriver seul... »; il est volontariste et très strict en matière de moralité, du côté de ce que l'homme peut et doit faire..

Augustin dit le primat de la grâce :

La grâce est présente dès la création, parce que l'homme est créé dans la grâce, que la création est déjà une grâce, et que la dialectique grâce liberté s'origine là. L'homme n'a pas besoin de la grâce seulement parce qu'il est pécheur mais parce qu'il a besoin de salut, cad comme on l'a vu dans le chapitre sur le désir de Dieu, il en a besoin pour savoir en complétude qui il est.

L'homme ne peut rien faire sans la grâce de Dieu. TOUT est grâce de Dieu. Augustin pense que l'homme n'est pas capable de faire bien, seule la grâce peut, peut-être l'y amener.

Débat fut violent et marque tout l'Occident, nous en sommes héritiers, complètement marqués par Augustin.

Position magistérielle en 418 au concile de Carthage

Condamne Pélage.

Le concile condamne quand même clairement Pélage mais cela va s'amoinrir au fil des siècles, progressivement jusqu'à la grande colère de Luther.

La période suivante, ce sont les débats avec les Réformateurs

C- Les débats avec les Réformateurs

Nous allons maintenant porter notre attention sur un moment historique dont nous dépendons directement : le moment où la Réforme se ressaisit du discours sur le salut et oblige la tradition latine à préciser son propos sur le salut (concile de Trente)

On parle bien sûr de Luther. Quelles sont ses préoccupations ?

a- Les positions luthériennes

1483-1546 : moine augustinien : le fonds de tout, pour lui c'est St Augustin et les Ecritures.

1517 : affichage des 95 thèses, thèses non théologiques mais socio-politiques au sein de l'Eglise. Luther veut montrer que la manière dont l'Eglise fonctionne n'est pas bonne et que cela peut aller très loin comme dans le procédé des indulgences qui est une grave hérésie.

En même temps, Luther est travaillé par une question existentielle qui reflète l'époque : comment puis-je être sauvé, faire mon salut quand je regarde ce que je vis aujourd'hui ?

Luther est enseignant : il va donc beaucoup commenter l'Ecriture, St Paul en particulier, et en commentant Rm il a une illumination : il réalise que sa question de savoir comment il va faire son salut est mal posée. Il n'y a pas à faire son salut, il n'y a qu'à recevoir la grâce que Dieu donne malgré tout. Donc, en lisant Rm et Gal, il opère un revirement (conversion) qui le libère de toute sa compréhension précédente. Quand il comprend que ce ne sont pas les œuvres qui sauvent mais la foi, toute son angoisse existentielle va tomber, c'est cela qu'il va défendre.

Dans les faits, ce qu'il défend du point de vue théologique va se confondre avec la critique du fonctionnement de l'Eglise, les débats se tendent et deviennent violents jusqu'en 1521 : excommunication de Luther

En 1530 : confession d'Augsbourg : le texte fondateur du [luthéranisme](#) présenté le 25 juin 1530 à [Charles Quint](#) lors de la [Diète d'Augsbourg](#). la critique s'étend encore mais Luther n'est plus seul, sa querelle avec la papauté est devenue une querelle entre les Etats pontificaux et le Saint Empire romain germanique, à tel point qu'un concile est convoqué à Trente, en 1545.

1546 : mort de Luther

b- Luther versus Concile de Trente :

Ils sont d'accord sur les points suivants :

- reconnaître qu'on est pécheur :
- justifiés « par la foi et non pas les oeuvres » :
- le salut vient par la foi en JC mort et ressuscité :

Le geste luthérien et tridentin, c'est le même : ce qui sauve, c'est JC après la reconnaissance du péché.

Deux désaccords fondamentaux

- manière de dire qu'il y a encore du péché

Luther § 145 p. 31 : Dieu répute l'homme juste, « répute » au sens propre de réputation, on dit de toi que tu es juste ce qui ne veut pas forcément dire que ton cœur est changé.

Concile dit les choses différemment : p. 40, chap 4 : il y a un transfert : « un transfert de l'état de pécheur à l'état de grâce par JC... qui s'effectue dans le bain régénérateur du baptême. »

On a d'un côté une réputation donnée et de l'autre un transfert dans « l'état » de grâce. Il y a un écart ontologique : si on dit que l'homme baptisé qui confesse sa foi en JC, c'est bien différent de dire que cela touche son être même ou pas.

Donc, il y a un vrai point d'écart sur ce qui se passe en l'être humain du fait de son adhésion à JC.

-

- L'homme coopère-t-il ou non à son salut

Oui pour les cathos

Non pour les protestants

Ensuite, chacune des traditions va durcir son point de vue et produire des discours totalitaires et monolithiques jusqu'à la Déclaration commune de 1999 qui apaise les choses et permet le dialogue

Le texte est en cours de réception.

Conclusion : Les perspectives actuelles de la théologie de la grâce

Traditionnellement on a 3 grandes manières de raconter le salut qui se tuilent :

Parler en termes de divinisation, parler en termes de rédemption, parler en termes de manière de vivre au temps de la modernité finissante, post révolution et post lumières.

Il y a donc des manières différentes de raconter l'événement JC qui manifestent la diversité même que l'on peut avoir de la perception du salut en JC.

Remarquons en passant que la diversité ce n'est pas critiquable parce qu'il ya diverses manières de le raconter dans le NT et il n'y en a pas une qui soit bonne à l'exclusion des autres

Ces points de vue se sont développés successivement sans que l'un remplace complètement l'autre : on est dans trois manières de dire qui ont toutes leur pertinence mais ce qui est important, c'est ce sur quoi on met l'accent et la conception anthropologique qui est derrière : sommes-nous créés pour être divinisés, pour être rachetés ou pour mener une vie morale ?

Les trois figures qu'on vient de voir sont présentes et mélangées dans notre figure d'aujourd'hui il s'agit d'être conscient de notre majeure.

Je vous propose pour finir ce chapitre une lecture biblique, celle de l'épisode de la femme adultère que j'emprunte à la théologienne Brigitte Cholvy, qui propose une figure de reconnaissance qui comporte à la fois la lucidité sur notre condition humaine et la reconnaissance de qui peut nous sauver.

3/ La figure de la femme adultère

Jn 8, 2-11. Lire le texte.

a- première étape : la foule, les scribes, les pharisiens et Jésus. 8,2-9

premier commentaire

On est dans le temple où Jésus enseigne, il y a du monde et chez Jean la foule n'est jamais pacifique.

La situation est forte et va devenir tendue avec l'arrivée de la femme, dans une situation de violence et de procès, l'accusation d'adultère n'est pas discutée, la loi dit : lapidation.

Pourquoi ne pas appliquer directement la loi ? parce qu'on ne lapide pas dans le temple. Pourtant, suivons le texte : la loi dit ce qu'on doit faire dans ce cas et Jésus ne le fait pas, il fait autre chose, il écrit. Il se baisse et il se tait et il écrit mais on ne sait pas ce qu'il écrit, si cela avait de l'importance, le texte le dirait.

Les scribes lui ont demandé en 5b : « et toi qu'en dis-tu ? » comme s'ils ne savaient plus vraiment où trouver la loi. Il y a ici quelque chose qui est de l'ordre de l'instauration d'une nouvelle loi. Mais celle-ci ne consiste pas à écrire une nouvelle loi mais à faire ce que Jésus fait, cad se baisser et se taire ce qui veut dire mourir. Nous sommes dans un récit d'un moment qui montre que face à la loi, une nouvelle loi est entrain de se déployer, qu'elle ne se formule pas en nouvelles règles mais en quelqu'un, Jésus, et en ce qu'il fait, s'abaisser, se taire et se relever (mort et résurrection).

2è commentaire

v 7b : « que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » La question de Jésus opère un décentrement, elle leur fait quitter le rôle du juge neutre qui applique une loi pour les faire s'impliquer dans l'histoire. Tout d'un coup, ils ne sont plus en situation de juger mais d'être jugés. Donc le décentrement fait qu'on ne regarde plus la femme mais ceux qui prétendaient être juges. La nouvelle loi donnée par Jésus amène la situation suivante : le dévoilement du péché se fait progressivement, d'abord les plus vieux (donc les plus sages), etc...

C'est la première étape d'une nouvelle loi : la reconnaissance du péché : il n'y a personne qui serait hors du péché même pas le juge. L'abaissement, suivi d'un relèvement décrit par le texte a un effet qui est la révélation du péché de tous. Cet abaissement-relèvement signifie : mort et résurrection, on est loin de « Qu'a-t-il écrit sur le sol ? » face à un péché objectif.

b- Seconde étape : la femme pécheresse et Jésus 8, 9b-11

Ils sont seuls tous les deux au milieu.

Dialogue personnel s'engage.

Il n'y a plus de juges mais Jésus qui pourrait devenir le juge et exécuter la sentence, lui qui n'a pas péché. Il y a un suspense, en apparence plus de probabilité que l'histoire penche vers une condamnation par Jésus.

Il se redresse, lui parle, lui demande où ils sont passés et elle répond, « Personne, Seigneur », elle est passée de « Maître » à « Seigneur », c'est un moment essentiel puisqu'il manifeste qu'on est passé d'un rabbi juif à celui qui est le Seigneur, qui sauve. Et c'est dans la bouche de la femme avant qu'elle n'ait été pardonnée. Que s'est-il passé qui lui permette de faire ce passage ?

Elle a vu la reconnaissance du péché, l'abaissement et le relèvement. Cela la conduit à la notion de Dieu sauveur. Cela signifie que cet abaissement/relèvement, suffit pour reconnaître en Jésus le Seigneur et ainsi répondre à la question des pharisiens : « toi donc que dis-tu ? » Le mouvement kénotique répond à cette question, il manifeste et le péché de tous et la possibilité d'une vie nouvelle qui est l'ouverture finale : « va, et désormais ne pêche plus ». Aucun n'est enfermé dans son péché.

On ne sait pas si la femme va changer de vie et Jésus ne dit pas comme à d'autres : « ta foi t'a sauvée », on peut seulement dire que ce récit fait passer de la situation du péché à la possibilité d'une vie nouvelle par la reconnaissance de son propre péché qui ne se révèle qu'à l'aune de la mort et de la résurrection du Christ. Le péché se révèle devant Dieu.

Conclusion : Le récit de la femme adultère est un récit emblématique qui recalibre ce dont il est question : c'est bien de Dieu que tout cela vient mais il faut quand même le reconnaître comme Seigneur dans son abaissement qui n'a rien de seigneurial. Il n'y a pas de passivité fondamentale comme dans la conception orientale, pas de surestimation de l'action de l'homme, c'est une figure de reconnaissance.

Deux choses se croisent donc dans ce récit : la reconnaissance du péché et l'ouverture à la possibilité d'une vie nouvelle. Ces deux choses ensemble forment le contenu de la doctrine de la justification.

Conclusion

L'homme expérimente dans sa vie un désir de reconnaissance et d'amour qui indique bien que c'est à travers une vie partagée qu'il entrevoit le bonheur. Et c'est cette aspiration jamais assouvie, jamais finie qui l'emmène toujours plus loin vers le surcroît vers la rencontre dont il a l'idée en lui mais qui lui semble

humainement impossible. Il se trouve alors devant l'offre de cet Amour-là qui lui est révélée par le Christ et qui implique pour lui de prendre position mais de prendre position de manière incessante puisque cette offre d'amour n'est pas totalement appréhendable par l'homme terrestre.